

—Répétez, répétez ce mot, ma douce Betty, s'écria le baronnet, ivre de bonheur. Etre appelé mon cher par vos lèvres divines ! Mon ange ! il y a de quoi vous rendre fou...

—Silence ! interrompit lady Betty, en levant le doigt en guise d'avertissement ; on peut vous entendre. Venez me voir demain... dans l'après-midi. Voici ma mère qui me fait signe. Il faut que j'aille la rejoindre. Adieu.

Et comme une céleste vision, elle disparut.

Sir Henry, dans un paroxysme de joie, et en croyant à peine ses sens, descendit quatre à quatre les marches du porron et arriva à temps pour aider les deux dames à monter dans leur carrosse ; puis il prit son manteau et son chapeau et se hâta de rentrer dans son hôtel situé de l'autre côté du square.

Deux jeunes dandys, postés sur le porron de lady Jezebel pour jeter un dernier regard aux jeunes beautés qui s'éloignaient, virent l'amoureux baronnet qui partait en courant.

—Tienis, dit l'un d'eux en riant, voyez comme sir Henry est ivre ce soir.

—Il est ivre d'un vin appelé lady Betty, qui a bouleversé son cerveau répondit l'autre ; et, rappelez-vous bien mes paroles, il en ressentira les effets pendant toute sa vie.

## III

Dans le bon vieux temps dont nous parlons, il existait dans les environs de la rue Saint-James, Piccadilly, un certain club très-fréquenté par les membres de l'aristocratie et connu sous le nom de *Brimstone*.

Les membres de ce club jouaient gros jeu, buvaient sec, jurèrent et sacraient énergiquement et en un mot s'abandonnaient à toutes les dissipations plus ou moins permises ou tolérées aux gens du grand monde, mais à ceux-là seulement.

—Jouons et buvons, narguons le lendemain, telle était leur devise, et ils l'observaient si fidèlement que Méphistophélès lui-même n'aurait pas dédaigné d'assister à leurs orgies si on lui avait fait l'honneur de l'y convier. Il existait même à ce sujet une certaine légende disant qu'à une certaine occasion, après une nuit de jeu et d'orgie, il s'éleva une violente querelle entre les joueurs à la suite de laquelle l'un d'eux saisit une poignée de cartes sur la table et les lança par la croisée en criant qu'il les envoyait au diable. En moins d'une seconde, quoiqu'il n'y eût âme qui vive dans la rue et qu'il ne soufflât pas la moindre brise toutes les cartes ainsi expédiées avaient disparu et on n'en trouva jamais aucune trace.

Notre héros, sir Henry, étant entièrement à la hauteur de son époque et des distractions en faveur ne pouvait moins faire que d'être membre de ce club fameux, quoique chose entièrement en son honneur, il ne fût peut-être pas aussi enragé buveur et offrénié joueur que beaucoup de ses amis et compagnons de plaisir.

(à continuer.)

## LE VRAI CANARD.

MONTRÉAL, 30 AOÛT 1869.

## AVIS IMPORTANT.

Toute correspondance ou communication concernant la rédaction ou l'administration de ce journal devra être adressée à Hector Berthelot & Cie., No. 26 rue St. Vincent, ou au "Vrai Canard" Boîte 2144 Bureau de Poste. L'abonnement qui est de 50 cents pour un an, ou 25 cents pour six mois, est invariablement payable d'avance Pas d'exception à cette règle.

N. R.—Pour les abonnements aux États-Unis nous prendrons les Greenbacks au pair.

## AGENCE DE QUEBEC.

Le seul agent autorisé du "Vrai Canard" à Québec est M. F. X. Sauviat, No. 94 rue Du Pont.

## CORRESPONDANCE de LADEBAUCHE

Québec 28 août.

Mon cher et vrai canard :

Après mon aventure de la Grando Allée je suis rentré à mon auberge avec la mine d'un homme qui avait passé la nuit sur les ravalements.

Comme il était trop de bonne heure pour déjeuner, j'allai me servir dans la dépenso. J'y trouvai des échalottes, des gorettons et la moitié d'une twist que je mangeai avec appétit.

J'allai au poêle de la cuisine, je remplis la bombe et j'allumai le feu. En moins d'un quart d'heure l'eau était chaude et je la versais dans la téquière. Après avoir bu deux tasses de thé avec trois ou quatre cuillerées de castonnade ; je m'étendis sur mon baudette et je dormis comme un père.

Je me réveillai vers dix heures et demie du matin, et en attendant le dîner je suis allé faire une promenade sur la plaque forme qu'on appelle la Terrasse Dufresne, en souvenir de mon ancien ami.

Comme le soleil commençait à plomber je me mis à couvert sous un des pavillons. Il y avait là un individu qui fumait un cigare avec un air bien jongleux.

Je m'approchai de lui et je reconnus bien mon vieil ami Joly.

Je lui donnai une tape sur la bedaine.

Il me regarda avec des yeux égarés et s'écria :

—Comment est-ce toi, l'ami Ladébauche ?

Je ne te reconnaissais pas. Comme t'a l'air débiffé, tu ressembles à une barbotte qui a navigué dans les fossés. Tu as dû prendre une *cheer* bien sûr.

Je contai à Joly tout ce que j'avais vu et entendu pendant la nuit, histoire qui a fait le sujet de ma dernière correspondance.

—Eh bien, oui, dit Joly. Je m'explique à présent comment il se fait que cet homme branle toujours dans la manche. Il a besoin de faire attention à lui aux prochaines élections, car les rouges de St. Roch sont bien décidés à le passer au bob.

—Ils auraient bien raison, car les Québécois n'aiment pas les membres qui ne sont ni chair ni poisson. St. Roch pour lui est une vache qui lérit, vous allez voir ça !

Joly venait de tirer sa dernière touche. Il lança son bout de cigare par-dessus la balustrade, et me prenant par le bras il me dit :

—Ecoute, Ladébauche, j'ai confiance en toi. Tu es un bon canadien et je veux que comme correspondant du Vrai Canard tu assistes aux travaux de ma boutique. Ma gang doit être arrivée et on m'attend. Arrive.

Je ne me fis pas prier et je suivis le boss du chantier jusqu'à la boutique sur la rue St. Louis, en face de l'Esplanade.

J'entrai dans la boutique, Joly et ses hommes ne sont pas à pied je ne te dis que ça. Rien de plus swell que la chambre où ils travaillent tous ensemble.

Je fus présenté à tous les gros bonnets et Joly me fit asscoir pendant qu'il discuterait avec ses amis.

J'ai pris pour le *Vrai Canard* quelques notes sur la séance du cabinet. Ces notes je te les transmets pour le journal.

JOLY.—La saison s'achève et on a rasé une dizaine de fois d'être passé au bob. Je suis quasiment certain à c't heure que l'on tiendra bon jusqu'au bout.

MERCIER.—Pour ça, j'en suis sûr, parce que Chapleau, Loranger et Taillon vont s'en retourner chez eux avec leur petit bonheur. Ils croyaient bien au commencement qu'ils nous envorraient à la gomme. Aujourd'hui ils ont l'air moins coq sireau. Ils font pas tant leur jarres.

On gardera la boutique pendant encore une année ; vous allez voir ça, mes petits agneaux.

JOLY.—Je pense qu'on s'arrangera toujours assez bien avec Robertaille. Il ne nous fera pas de misères, je crois, jusqu'à la prochaine saison.

Changement de propos. Je viens de rencontrer mon beau-frère Gowan.

Il est content de nos amis. Il ne s'attendait pas à voir sottler cette affaire aussi facilement, l'affaire du Port Bickell. Je lui ai dit qu'il ne devrait pas se montrer mal à main à c't heure qu'il a empoché l'argent.

Ce n'est pas tous les jours que nos amis ont la luck de faire une hâle comme celle de Gowan.

Dans quelques jours je promets de vous donner un fricot avec l'argent qu'il nous donnera. Il y aura de si bons plats que vous vous en lichez les barbes.

L'ANGELIER.—Ecoute, Joly, tu me dois une fameuse chandelle pour t'avoir tiré cet épino du pied. Si ça avait pas été pour moi, tu te faisais enfièvre comme Ouimet

et Chapleau dans l'affaire des Tanneries.

Je t'ai arrangé ça aux petits combres et nos amis ont avalé la pilule sans faire de grimace.

Tu penses à moi lorsque tu mettras la main sur un magot. Je sais que tu est le premier gentilhomme du pays et que tu seras le dernier à te montrer chausson lorsqu'il s'agira de récompenser un ami.

JOLY.—Parlant de récompense, il y a l'ami Sheyn qui a chiqué sur la Loop-Line. Il a une furieuse démangeaison de devenir un des foreman dans le chantier.

Il n'y a pas de place vacante. Il faudra que quelqu'un d'entre nous fasse le sacrifice de la sienne.

MARCHAND.—Nous prends-tu pour des nichons ? Allons donc ! l'idée de faire entrer Sheyn dans la boutique ! Toute la gang de St. Roch est montée contre lui. Ça mine pas du tout.

JOLY.—Pour bien faire il faudra lui donner une place. Il tient à être le commis dans le chantier et d'avoir soin du cash. Voyons, Chauveau, ne te montre pas sans cœur, consent à sortir de la boutique.

CHAUVEAU.—Vous pouvez aller au balais tous ensemble. Je resto ici.

L'ANGELIER.—C'est bon, bon, on te claira pas aujourd'hui. Voyons vous savez qu'il faut se faire aller. On a dépensé \$1.876,000 sans autorisation. Il faut faire entrer de la monney. On est déjà rendu à la hache, il faut coaxer les Yankees pour qu'ils nous donnent quelque chose.

JOLY.—Laissez-moi faire. Je vais jongler un plan de nègre pour nous tirer de cette scrêpe-là. Il commence à faire soif, allons prendre une nippe et ajournons la discussion.

Joly et ses hommes sortiront de la Chambre et m'inviteront à prendre quelque chose avec eux.

S'il se passe quelque chose d'important, je te l'écrirai de suite.

LADEBAUCHE

## LA FIN D'UN EXCENTRIQUE

M. X..... était sans contredit l'homme le plus excentrique de la province.

Depuis vingt ans il habitait une modeste maison de campagne sur les bords de l'Ottawa.

En sortant du collège il hérita d'une fortune de plusieurs milliers de dollars.

Son revenu lui permettait de résider à Montréal et d'y mener la vie à grandes guides.

Il aurait pu briller dans notre société par le raffinement de son éducation, la multiplicité de ses connaissances et l'élégance de ses manières.

Il avait préféré se casomator dans une maison de campagne afin de s'y livrer à l'étude des différents systèmes de philosophie.

Il aimait la solitude, où il respirait une atmosphère imprégnée d'effluves poétiques.

Il recevait tous les dimanches un seul ami d'enfance M. Z..... à qui il communiquait toutes les impres-